

LES DISCIPLES A SAIS¹

V

LA NATURE (*Fin*).

— Ah, de qui le cœur ne se meut-il pas dans une joie bondissante, cria le jeune homme au regard étincelant, lorsque la plus secrète vie de la Nature envahit son âme avec toute sa richesse ! Quand ce sentiment despotique, auquel le langage n'a d'autre nom à donner qu'*amour* et *volupté*, s'épanouit en lui comme une violente vapeur qui abolit toute contrainte, — et il s'abîme en tremblant, rempli d'une douce angoisse, dans la sombre attirance du sein de la Nature, — sa misérable personnalité se dissout dans les vagues déchainées de la joie et il n'est plus qu'un des brasiers brûlants de l'éternelle force génératrice, un tourbillon engloutisseur dans le vaste Océan ! Qu'est-ce que cette flamme qui partout apparaît ? Une profonde étreinte dont le doux fruit ruisselle en gouttes voluptueuses. L'eau, ce premier-né des fusions aériennes ne peut renier les délices qui l'ont fait naître. Elle figure sur la terre, avec une divine toute-puissance, l'élément de l'amour et de l'union. Ce n'est pas sans raison que des sages anciens ont vu dans l'eau le principe originel des choses ; ils entendaient parler, à vrai dire, d'une eau supérieure à celle des mers et des sources. Dans celle-là ne se manifeste que le Liquide originel tel qu'on le voit apparaître dans le métal en fusion ; c'est pourquoi les hommes ont toujours le droit de l'honorer comme une divinité... Que peu d'entre eux jusqu'ici ont sondé les profonds mystères du Liquide ! Combien n'ont jamais senti pénétrer dans leur âme enivrée ce pressentiment de la joie et de la vie suprêmes ! C'est dans la soif que se manifeste cette âme du monde, cet impétueux désir vers ce qui devient liquide. Les gens ivres ne sentent que trop le délice supra-terrestre du Liquide, et en dernier examen toutes nos sensations agréables sont des liquéfactions diverses, le mouvement en nous de ces eaux originelles. Le sommeil lui-même, qu'est-il sinon le flux de cette invisible mer universelle, et le réveil, sinon sa marée basse qui survient ? Combien d'hommes sont là debout près des flots enivrants, qui n'entendent point la berceuse de ces eaux maternelles et ne tirent point jouissance du jeu délicieux de leurs vagues illimitées ? Dans l'âge d'or, nous vivions pareils à ces vagues ; dans les nues versicolores, mers flottantes, sources originelles de tout ce qui vit sur terre, les races des hommes aimaient et multipliaient parmi des jeux sans fin. Les fils du Ciel venaient leur rendre visite. Pour la première fois, lors de cet événement mémorable que les légendes sacrées nomment le Déluge, ce monde florissant périt. Un Esprit hostile accabla la terre. Quelques hommes demeurèrent accrochés aux pointes des nouvelles montagnes, dans l'univers inconnu.

Qu'il est étrange que ce soient précisément les plus sacrés, les plus attirants parmi les phénomènes de la Nature qui soient aux mains de ces hommes entièrement morts que les chimistes prennent soin d'être ! Ces phénomènes qui éveillent puissamment le sens créateur de la Nature, qui devraient être le secret des amants, le mystère réservé à l'humanité supérieure, de brutaux esprits les provoquent sans gêne et sans réflexion qui ne sauront jamais quel miracle flotte autour de leurs ballons de verre. Seuls les poètes devraient avoir commerce avec le Liquide et le droit d'en parler à la brûlante jeunesse. Les laboratoires seraient des temples,

et pénétrés d'un nouvel amour les hommes rendraient hommage à leurs feux, à leurs liquides, et en tireraient gloire. Combien ces villes de nouveau se sentiraient heureuses, que la mer baigne ou qu'un fleuve puissant arrose, — et chaque source redeviendrait l'asile de l'amour, le séjour de l'homme riche d'expérience et d'esprit. Voilà pourquoi les enfants eux aussi ne voient rien de plus attirant que le feu et l'eau, et chaque fleuve leur fait promesse de les conduire vers les lointains aux riches couleurs, dans des pays plus beaux. Ce n'est point seulement une apparence qui couche le ciel dans l'onde, mais une tendre alliance, le signe d'une parenté. Alors que le désir insatisfait se tend vers les hauteurs infinies, l'amour heureux, lui, s'abîme avec joie dans les profondeurs sans limites. Mais il est vain de songer à enseigner et à prêcher la Nature. Un aveugle-né n'apprend point à voir, malgré tout ce que l'on pourrait lui raconter sur les couleurs, la lumière et les formes lointaines. De même, nul ne comprendra la Nature, s'il ne possède aucun organe de la Nature, nul instrument en lui capable de la créer et de l'isoler, si de lui-même il ne la reconnaît, ne la distingue pas en tout, partout, s'il ne se mêle pas avec une joie instinctive (en affinité profonde et diverse avec tous les corps) à tous les êtres naturels, s'il ne se sent pas, en quelque sorte, à l'intérieur d'eux. Mais quiconque possède un sens de la Nature juste et exercé tire jouissance d'elle pendant qu'il en fait l'étude. Il prend plaisir à son infinie diversité, à son inépuisable capacité de jouissance. Il n'éprouve nul besoin que l'on vienne gâter ses plaisirs par des mots inutiles. Il trouve au contraire que l'on ne peut être assez amical dans ses rapports avec la Nature, que l'on ne peut parler d'elle avec assez de tendresse, ni l'observer avec assez de sérénité et d'attention. Il se sent près d'elle comme s'il se penchait sur le sein d'une pudique fiancée, il confie à elle seule ses vœux exaucés, pendant de douces heures familières. Je le trouve heureux, ce fils, ce favori de la Nature ; elle lui permet de la considérer dans sa dualité de puissance qui féconde et qui enfante, et dans son unité : ces noces infinies, éternelles. La vie de cet homme sera une plénitude de toutes les jouissances, un enchaînement de voluptés, et sa religion le propre naturalisme authentique.

Pendant ce discours le maître et ses disciples s'étaient approchés du groupe d'interlocuteurs. Les voyageurs se levèrent et le saluèrent avec respect. Venue des sombres allées couvertes une fraîcheur s'épandit sur la place et les degrés. Le maître fit quérir l'une de ces pierres singulières, luminescentes, que l'on appelle des escarboucles ; une vive lumière rose coula sur ces corps et ces vêtements divers. D'amicales paroles commencent bientôt d'être échangées au sein du groupe. Tandis qu'une musique lointaine se faisait entendre et qu'une froide lueur hors des coupes de cristal se jouait sur les lèvres des discoureurs, les étrangers narrèrent d'étonnants souvenirs de leurs vastes voyages. Pleins de désir, avides de science, ils s'étaient mis en route à la recherche des traces du peuple primitif disparu dont l'actuelle humanité leur semblait être le reste abâtardi et redevenu sauvage, ce peuple à la haute culture duquel cette humanité est redevable de connaissances capitales d'un prix infini. Ils s'étaient sentis irrésistiblement attirés par cette langue sacrée qui avait été un lien étincelant entre ces hommes de race royale et des contrées, des peuples supraterrrestres, et dont quelques heureux sages d'entre nos prédécesseurs, selon

¹ Voir les N°s 75, 76, 78 et 79 ; 7, 14, 28 mai et 4 juin.